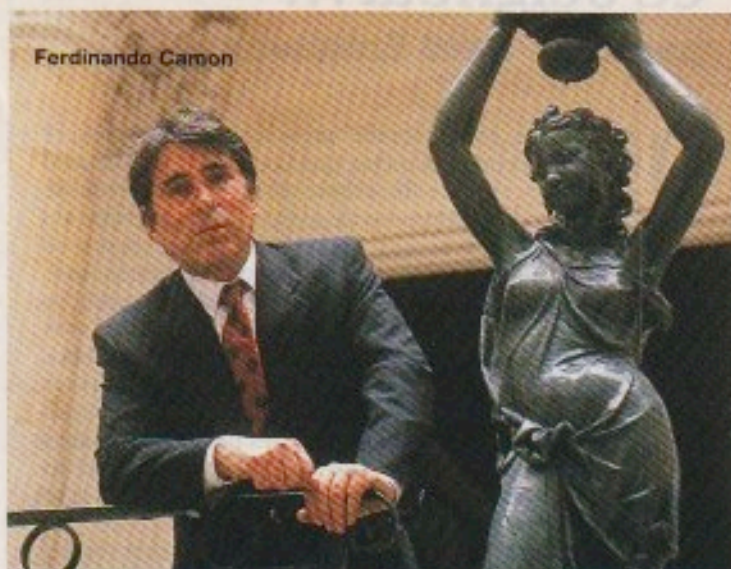


Connaissez-vous Camon ?



Ferdinando Camon

L'auteur

Né en 1935 à San Salvano d'Orbana, un temps professeur et journaliste, Ferdinando Camon se fait connaître en 1965 grâce à un recueil de conversations avec les plus grands poètes italiens du siècle. Dès 1970, « Figure humaine » est reçu comme un roman majeur ; mêlant fable et réalité, langue et dialecte, Camon y décrit la misère mémoriale des paysans de la plaine du Pô. « La vie éternelle » (1972) confirme cet enracinement rural, suivi par un *autof de mots* dédié à sa mère morte (« Apo-théose », 1978). Camon abordera ensuite le problème du terrorisme avec « Occidents », qui lui vaudra de recevoir des menaces de mort, puis le thème de la psychanalyse avec « La maladie humaine » (1980) et « La femme aux liens » (1986), un roman inspiré par les confidences d'une amie qui l'accusera ensuite de meurtre symbolique : on n'esthétise pas la réalité sans risques.

Roman - Sur un sujet un peu rébarbatif (la mort de la civilisation paysanne), un beau texte d'un grand romancier italien.

PAR CLAUDE ARNAUD

Imaginez un paysan padouan qui lirait dès l'aube « La conscience de Zeno » ; un tracteuriste qui ne quitterait son McCormick que pour le divan de son analyste ; le terme d'une généalogie d'idiots dont l'acuité toucherait au génie : vous auriez le profil moral et littéraire de Ferdinando Camon. Tout est si contradictoire chez ce stylistes retors que vous n'en auriez néanmoins pas fait le tour. Car il y a autant de facettes dans l'œil d'une guêpe que dans l'esprit de cet Italien capable de tenir des journaux d'analyse comme de composer d'admirables requiem pour la mort de la civilisation paysanne.

« Jamais vu soleil ni lune » appartient à cette dernière veine. Retournant dans ces villages reculés où il a grandi, entre les embouchures de l'Adige et du Pô, Camon peint une campagne traumatisée par le souvenir des Allemands, mais dont le bourreau le plus cruel reste le progrès. Celui qui raconte le fait à la deuxième personne – mais c'est un « nous » d'humilité, et non de majesté, qu'il emploie – est le porte-voix d'une communauté ne parlant toujours pas l'italien, aux ongles encore noirs de terre, qui garde des racines dans le ciel. Ici l'on sait quelle bête gît en l'homme et quelles pensées traversent les oiseaux ; la raison reste un accident pour ces paysans convaincus que les Français changent de langue tous les ans et qui attendent la nuit que leurs ancêtres reviennent leur donner par avance les résultats du Totocalcio.

La logique de ce récit paraît de prime

abord déroutante. Pareil à ces agents nazis qui recensaient les femmes enceintes en inscrivant 2 quand elles en étaient à neuf mois et 1,5 à quatre, il obéit pourtant à un ordre caché. Le capricant Camon est en effet un magicien ès lettres, battant ses chapitres comme autant de cartes de tarot, glissant d'une évocation de Lauren Bacall à un commentaire de Dante comme on fuit une autoroute pour un champ d'avoine ; et si sa mémoire semble aussi discontinue que ces radios dont on tourne sans fin les boutons, elle reste d'une rigueur impitoyable.

Souvenirs d'une projection itinérante de « Duel au soleil » ; évocation d'un pape brisant d'un seul signe de croix le verre d'arsenic qu'on lui tend ; abeilles s'approchant avec des vrombissements de moteurs... on jurerait entendre les sautes d'une conscience grâce aux micros que les enfants croient qu'implantent en eux leurs parents. Certains détails sont si aigus qu'on les dirait vus à travers la mire d'un fusil de guerre ou l'œil halluciné d'un légionnaire, comme ce rituel pourtant véridique d'auto-emmerdement des recrues fascistes.

Une phrase belle et sinieuse comme une route de campagne ; une prose sapide qui ramasse en une phrase ce que d'autres épandent sur dix pages ; une façon souveraine et lunaïque à la fois de décrire ces étendues sans fin dont le haut lieu serait Ferrare, bijou où Chirico et Antonioni grandirent ; c'est toute la singularité de Ferdinando Camon, écrivain irréductible qui semble en fin de compte n'avoir jamais rien lu que lui-même. ■

« Jamais vu soleil ni lune », de Ferdinando Camon (Gallimard, 171 pages, 95 F).

Comédie italienne

Portraits - Loin des clichés, Jean Noli raconte ses ex-compatriotes. Savoureux.

PAR FRANÇOIS DUFAY

Délaissions un instant, si vous le voulez bien, *cari amici*, les romans de la rentrée, la grosse cavalerie du Goncourt et Malraux au Panthéon, pour un livre qui se déguste à petites lampées comme un *ristretto* (un café serré). « Chers Italiens », de Jean Noli, n'est qu'une collection d'histoires glanées en Italie au long d'une vie de reporter (notamment au *Point*). Mais, avec ce subtil portrait de ses ex-compatriotes, Jean Noli, Génois de naissance et de cœur, a retrouvé rien de moins que